

Minorités linguistiques et société Linguistic Minorities and Society



La langue mondiale : traduction et domination, Pascale Casanova. Paris, Seuil, 2015, 129 p.

Laurence Arrighi

Numéro 8, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040316ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040316ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arrighi, L. (2017). Compte rendu de [*La langue mondiale : traduction et domination*, Pascale Casanova. Paris, Seuil, 2015, 129 p.] *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (8), 113–116.
<https://doi.org/10.7202/1040316ar>



Compte rendu

La langue mondiale : traduction et domination

Pascale CASANOVA. Paris, Seuil, 2015, 129 p.

Par Laurence Arrighi

Université de Moncton

Le pluralisme linguistique est désormais largement valorisé comme reflet de la diversité des cultures et gage de l'ouverture de ceux qui le pratiquent : bilingues et, plus encore, traducteurs. Peut-on dire alors de la traduction et du bilinguisme qu'ils reproduisent le rapport de force entre les langues plutôt qu'ils ne permettent d'échapper à la domination linguistique? Voilà la question à laquelle Pascale Casanova s'attaque dans cet ouvrage. De cette auteure, nous connaissions déjà *La République mondiale des lettres*, qui mettait à bas la légende dorée de la littérature voulant que prestige et reconnaissance s'acquièrent essentiellement par la qualité de la plume. Ici, en s'appuyant sur la notion de marché linguistique (et plus largement sur un appareil théorique amplement emprunté à Bourdieu, « Exordium », p. 9-22), Casanova entend démontrer, par le biais du cas « exemplaire du français, de ses transformations, des formes de domination qu'il a exercées, de l'évolution de son statut, des commentaires que son rôle et sa place ont occasionnés » (4^e de couverture), que le bilinguisme collectif est une preuve de domination et que la traduction profite avant tout à la langue dominante.

Construit en cinq chapitres, l'ouvrage propose moins une histoire du français qu'une histoire de ses relations, de ses luttes avec le latin. Le premier chapitre (p. 23-41) sert à appuyer la thèse générale : l'histoire d'une langue ne peut se comprendre que dans ses rapports avec d'autres, et l'auteure y raconte la manière dont le français a émergé de sa concurrence avec la première des « langues mondiales ». Le deuxième chapitre (p. 43-60) s'arrête sur l'époque où « le français devait être défendu ». L'auteure offre une lecture de *La Défense et illustration de la langue francoyse*, dont elle montre le caractère « révolutionnaire ». *A contrario* de l'interprétation de Mounin, pour qui *La Défense* est « l'anthologie de tous les

arguments *contre* la traduction » (1955, p. 8), Pascale Casanova expose que le programme de Du Bellay est précisément de « piller », par la voie de l'emprunt et la traduction, le latin afin d'enrichir le français, dont la « pauvreté » est conjoncturelle et non essentielle. La troisième partie (p. 61-76) examine la traduction comme conquête lorsque, toujours à la Renaissance, la traduction devint genre littéraire. Il s'agit de s'approprier les fruits d'une langue à traduire car universelle, d'assurer à la langue de traduction la constitution d'un capital linguistique, littéraire et culturel. Il faut s'emparer des « classiques ». Dans le quatrième chapitre (p. 77-93), on change de siècle. Dès le début du 17^e, la « "politique" d'imitation prônée par Du Bellay [...] [a] été efficace : le français a été "enrichi" par l'apport du vocabulaire grec et latin, ce qui pourrait expliquer que la langue devienne, là, mondialement dominante » (p. 77). On invente alors la « traduction libre », à la fois désinvolte vis-à-vis de la langue source – elle privilégie une translation hétéronome et ethnocentriste conforme aux goûts et aux valeurs d'un « public [...] qui n'éprouv[e] pas de remords à exprimer son ignorance du latin » (p. 79) – et caractéristique de l'« annexionisme des dominants (p. 81) ».

La table est mise pour que « les traductions "à la française" [...] élégantes (et ennobliissantes) fleurissent alors même qu'entre le XVIII^e et la première moitié du XX^e siècle, le français [étant] devenu "le latin de Modernes", c'est-à-dire la langue mondiale, la traduction [profite] elle-même largement [au] français » (p. 93). Les grands écrivains européens commencent dès lors à s'insurger contre ces infidélités faites à leurs « classiques » : de Shakespeare remanié à Tolstoï épuré, les zélés traducteurs vers le français tiennent qu'il est « bonne fortune [...] [d']embellir l'original » (p. 92). Contre cette pratique de traduction-traison disant toute l'hégémonie d'une langue, une voix est particulièrement éclairante, celle de Giacomo Leopardi, « théoricien spontané et génial de l'inégalité et de la domination linguistiques » (p. 96). Il offre dans son journal, le *Zibaldone*, des réflexions récurrentes « sur la langue ou plutôt sur les langues, en particulier la française et l'italienne; et par conséquent sur la question de la domination et de la traduction » (p. 95). Le conflit que le poète entame au début du 19^e siècle (exposé au dernier chapitre, p. 95 à 121) avec la langue dominante participe de concert à la formation de la langue et de l'État italiens modernes. Leopardi entend construire un capital symbolique pour sa langue au nom de sa plus grande proximité de la langue latine (qu'elle n'a jamais cherché à assimiler). Par l'héritage latin, l'italien peut s'enrichir et devenir langue pleinement moderne. Les « qualités » du français sont ses principaux défauts et autant d'arguments pour rehausser l'italien, langue « plus libre [...] audacieuse et variée » (p. 105), qui n'est pas « instrument de communication [...] simplifié » (p. 103). L'ignorance française des autres langues conduit les dominants linguistiques (c'est un trait intemporel) à « transpose[r] les œuvres étrangères non seulement dans leur langue mais dans leur littérature » (p. 105). Et l'auteure de conclure qu'« il n'y a pas de traduction sans langue dominante et pas de langue dominante qui ne soit désignée comme langue de la traduction par excellence » (p. 121). De nos jours, la domination de l'anglais ne se marque

pas autrement¹. « La littérature du monde non anglophone a (presque) disparu de [...] la *contemporary Anglo-American culture* » (p. 125) selon Venuti (1995), traducteur américain qui a par ailleurs montré comment, dans son pays, l'opération de traduction se doit d'être invisible (voire tue), ce qui permet à leur tour aux Américains d'annexer les textes traduits à leur littérature, tel est le propos de l'« Exitus » (p. 123-130) en conclusion de l'ouvrage.

Tout comme il n'est pas sans perte que le traducteur incorpore aux dimensions de sa langue celles de langue traduite, il est délicat pour un chercheur d'annexer théories et concepts venus d'autres disciplines. Pascale Casanova, critique et théoricienne de la traduction littéraire, emprunte ici à la sociologie et à la sociolinguistique. Les concepts adoptés sont parfois un peu aplanis² et les mécanismes de la domination linguistique (notamment le fait que c'est toujours le dominé qui est bilingue) sont avancés comme s'il s'agissait de « découvertes ». Or, les sociolinguistes travaillant sur des milieux minoritaires savent depuis longtemps que si le dominant chante les vertus du bilinguisme, il revient au dominé d'en assumer le fardeau effectif. Sur un autre plan, en assumant sans l'interroger la dominance passée de sa langue maternelle, Casanova ne fait que reproduire un discours qui est pourtant largement contesté par des spécialistes de l'histoire du français³. Ce petit livre revendiquant, « pour lutter contre une langue dominante, [...] une position “athée” » (p. 15) – c'est-à-dire non soumise à la croyance en la supériorité d'un idiome – n'échappe pas à l'adhésion de principe à la vision d'une situation de domination linguistique (celle du français par le passé) sur laquelle il n'y a pas à revenir, position que l'auteure « reproche » par ailleurs en ces termes à Leopardi (voir p. 15).

Laurence Arrighi

laurence.arrighi@umoncton.ca

-
1. [L'anglais est « présent] dans plus de 50 % des traductions au plan mondial et [...] les deux tiers des traductions en français » (p. 123).
 2. Voire relèvent d'hypothèses carrément battues en brèche, telle celle de Sapir-Whorf venue de l'anthropologie linguistique et voulant qu'aux caractéristiques linguistiques « propres » à une langue correspondent des catégories de pensée uniques et originales.
 3. Les travaux empiriques de Beaurepaire (2007) et de Siouffi (2010) ont exposé que « la représentation, encore courante aujourd'hui en France, d'une langue française très répandue, embrassée [...] par les individus cultivés comme par les puissants, et affirmée [...] comme “universelle” [relève] des représentations, qui ont la cohésion et la constance d'un stéréotype, voire d'un “idéologème” [...] reposant sur un petit nombre de textes souvent interprétés de manière abusive et rarement confrontés aux réalités » (Siouffi, 2010, p. 13).

Références

- BEAUREPAIRE, Pierre-Yves (2007). *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Autrement.
- CASANOVA, Pascale (2002). *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil.
- MOUNIN, Georges (1955). *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud.
- SIOUFFI, Gilles (2010). « De l' "universalité" européenne du français au XVIII^e siècle : retour sur les représentations et les réalités », *Langue française*, n° 167, p. 13-29.
- VENUTI, Lawrence (1995). *The translator's invisibility: A history of translation*, New York, Routledge.